

“Laissez-moi! laissez-moi!. Je n'ai pas besoin de cela. Je ne veux pas de cela... Il y a cinquante ans... Je veux mourir comme j'ai vécu... Laissez-moi!...” Adolphe le saisit par le cou et, le serrant fortement, il l'embrassa avec une si brûlante charité, et une tendresse si passionnée, que le pauvre homme presque suffoqué, fut tout ému. En le pressant ainsi Adolphe disait au Dieu du Sacrement qu'il portait sur son cœur: “Touchez, ô Jésus, touchez ce cœur; donnez-moi cette âme... je la veux... c'est pour elle que j'ai vécu, pour elle que j'ai travaillé!... donnez-moi l'âme de mon malheureux père!...” Le bon Maître n'y tint pas et il laissa descendre sur cette âme si longtemps rebelle, une grâce toute-puissante. Un grand calme se fit sur la figure jusque-là bouleversée du vieillard, et il dit aussitôt: “Ecoutez-moi,” et il se confessa. Adolphe le communia en versant de douces larmes de reconnaissance et de joie et ses larmes tombaient avec la pluie du ciel sur le visage et sur le corps sanglant du vieillard, comme pour achever l'œuvre de purification que le sang rédempteur venait d'accomplir dans son âme.

Après un moment de prière, Adolphe à genoux, s'inclina sur ce cher visage où régnait maintenant une paix céleste. “Mon père, me reconnaissez-vous?... Je suis Adolphe.” Le vieillard se redressa, et tremblant de la plus vive émotion, il le regarda d'un regard stupéfait, éperdu: “C'est vrai!... c'est vrai!... c'est toi, Adolphe!... Mon Dieu!... Mon Dieu!...” Puis, il prit la tête de son fils et la tint serrée contre la sienne, en répétant: “Adolphe!... mon Adolphe!...”

A ce moment, une bande de Uhlans vint à passer. Une même balle les tua tous les deux.

D. N. P., s. s. s.